

# *Or, vous voici promus, petits amis*

*Depuis les temps de ma lettre première,*

*Promus, disais-je, aux fiers emplois promis*

*À votre thèse, en ces jours de lumière.*

*Vous voici rois de France ! À votre tour !*

*(Rois à plusieurs d'une France postiche,*

*Mais rois de fait et non sans quelque amour*

*D'un trône lourd avec un budget riche.)*

*À l'œuvre, amis petits ! Nous avons droit*

*De vous y voir, payant de notre poche,*

*Et d'être un peu réjouis à l'endroit*

*De votre état sans peur et sans reproche.*

*Sans peur ? Du maître ? Ô le maître, mais c'est*

L'Ignorant-chiffre et le Suffrage-nombre,  
Total, le peuple, « un âne » fort « qui s'est  
Cabré », pour vous espoir clair, puis fait sombre.

Cabré comme une chèvre, c'est le mot.

Et votre bras, saignant jusqu'à l'aisselle,  
S'efforce en vain : fort comme Béhémoth,  
Le monstre tire... et votre peur est telle

Quand l'âne braie, que le voilà parti  
Qui par les dents vous bote cent ruades  
En forme de reproche bien senti...  
Courez après, frottant vos reins malades !

Ô Peuple, nous t'aimons immensément :  
N'es-tu donc pas la pauvre âme ignorante  
En proie à tout ce qui sait et qui ment ?

*N'es-tu donc pas l'immensité souffrante ?*

*La charité nous fait chercher tes maux,*

*La foi nous guide à travers tes ténèbres.*

*On t'a rendu semblable aux animaux,*

*Moins leur candeur, et plein d'instincts funèbres.*

*L'orgueil t'a pris en ce quatre-vingt-neuf,*

*Nabuchodonosor, et te fait paître,*

*Âne obstiné, mouton buté, dur bœuf,*

*Broutant pouvoir, famille, soldat, prêtre !*

*Ô paysan cassé sur tes sillons,*

*Pâle ouvrier qu'esquinte la machine,*

*Membres sacrés de Jésus-Christ, allons,*

*Relevez-vous, honorez votre échine,*

*Portez l'amour qu'il faut à vos bras forts,  
Vos pieds vaillants sont les plus beaux du monde,  
Respectez-les, fuyez ces chemins tors,  
Fermez l'oreille à ce conseil immonde,*

*Redevenez les Français d'autrefois,  
Fils de l'Eglise, et dignes de vos pères !  
Ô s'ils savaient ceux-ci sur vos pavois,  
Leurs os sueraient de honte aux cimetières.*

*– Vous, nos tyrans minuscules d'un jour  
(L'énormité des actes rend les princes  
Surtout de souche impure, et malgré cour  
Et splendeur et le faste, encor plus minces),*

*Laissez le règne et rentrez dans le rang.  
Aussi bien l'heure est proche où la tourmente*

*Vous va donner des loisirs, et tout blanc*

*L'avenir flotte avec sa Fleur charmante*

*Sur la Bastille absurde où vous teniez*

*La France aux fers d'un blasphème et d'un schisme,*

*Et la chronique en de cléments Téniers*

*Déjà vous peint allant au catéchisme.*

*Paul Verlaine (1844-1896)*

